

tion, il était hors de question d'employer une femme de chambre ou quelqu'un pouvant aider à la cuisine. Tout le travail retombait sur les épaules de Jeanne, la femme de mon fils, et sur Vera Molinier, et moi aussi j'aidais au travail. Les jeunes camarades lavaient la vaisselle. Lev Davidovitch lui aussi voulait aider au travail de la maison et commençait à laver la vaisselle. Mais nos amis protestèrent : « Il doit se reposer après le repas. Nous pouvons nous arranger. » D'autre part, mon fils Liova me dit : « Papa insiste pour qu'on emploie une méthode scientifique pour laver la vaisselle et cela nous prend trop de temps. » A la fin, L. D. dut cesser de s'occuper de ce genre de choses.

La voie de la facilité, le laisser-aller, les manières semi-indifférentes lui étaient choses inconnues. C'est pourquoi rien ne le fatiguait plus que les conversations à bâtons rompus. Mais avec quel enthousiasme il ramassait des cactus pour les replanter dans notre jardin. Il se donnait corps et âme à son travail, étant le premier à la tâche et cessant le travail le dernier. Pas un seul des jeunes gens qui l'accompagnaient dans les promenades à la campagne et qui travaillaient avec lui en dehors de la maison ne pouvait suivre son train; ils se fatiguaient plus vite que lui et s'effondraient les uns après les autres. Mais lui, il était infatigable. Le regardant faire, j'en étais souvent émerveillé. D'où tirait-il cette énergie, cette endurance physique ? Ni la chaleur intolérable du soleil, ni les ascensions, ni les descentes, chargé de cactus lourds comme du plomb, ne le gênaient. Il était hypnotisé par l'accomplissement de la tâche entreprise. Il trouvait le repos en changeant de tâche. Cela lui fournissait aussi un répit devant les coups qui s'abattaient sur lui. Plus les coups étaient écrasants, plus il oubliait par une recrudescence de travail.

Nos promenades — qui étaient en réalité des expéditions de guerre pour la récolte de cactus — devenaient de plus en plus rares en raison « des circonstances échappant à notre contrôle ». Cependant, de temps à autre, saturé de la monotonie de sa routine quotidienne, Lev Davidovitch me disait : « Cette semaine il faut que nous nous promenions une journée entière, ne penses-tu pas ? »

— Tu veux dire une journée de travail de bagnard ? lui reprochai-je. C'est entendu, nous irons sûrement.

— Il vaudrait mieux que nous partions de bonne heure. Ne pourrions-nous pas quitter la maison vers six heures du matin ?

— Pour ma part, six heures ne me gênent pas; mais ne seras-tu pas trop fatigué ?

— Non, cela ne fera que me rafraîchir, et je promets de ne pas passer la mesure.

Généralement Lev Davidovitch nourrissait ses poulets et ses lapins, qu'il surveillait de si près, à partir de sept heures un quart (quelques fois sept heures vingt) jusqu'à neuf heures du matin. Quelquefois il interrompait ce travail pour dicter au dictaphone un ordre ou une idée qui lui venait à l'esprit. Ce jour-là, il travailla dans le patio sans interruption. Après le petit déjeuner, il m'assura qu'il se sentait très bien et me parla de son intention de commencer à dicter un article sur la conscription aux Etats-Unis. Et il se mit effectivement à dicter.

A une heure, Rigault, notre avocat dans l'affaire de l'attentat du 24 mai, vint nous voir. Après mon départ, Lev Davidovitch jeta un coup d'œil dans ma pièce pour me dire, non sans regret, qu'il lui fallait repousser à plus tard son travail sur l'article et reprendre la préparation des matériaux pour le procès au sujet de l'attentat. Lui et son avocat estimaient qu'il était nécessaire de répondre à *El Popular* en raison du fait que L. D. avait été accusé de diffamation au cours d'un banquet organisé par ce journal.

— Et je vais prendre l'offensive et les accuser de mensonge effronté, dit-il d'un ton de défi.

— C'est dommage que tu ne puisses écrire sur cette question de conscription.

— Oui, mais on n'y peut rien. Je dois repousser cela pour deux

ou trois jours. J'ai déjà demandé que tout le matériel concernant cette question soit déposé sur mon bureau. Après dîner, je recommencerais à travailler dessus. Je me sens en forme, m'assura-t-il une fois encore.

Après une brève sieste, je le vis assis à son bureau, qui était déjà couvert de notes concernant l'affaire d'*El Popular*. Il était toujours de bonne humeur et je me sentais plus gai. Lev Davidovitch se plaignait depuis assez longtemps d'une fatigue nerveuse à laquelle il succombait parfois. Il savait que ce n'était que passager, mais dans les derniers temps, il semblait en douter plus que jamais auparavant; ce jour nous semblait marquer le commencement d'une amélioration de son état physique. Il avait aussi meilleure mine. De temps à autre, j'entr'ouvrais légèrement la porte pour ne pas le déranger et le voyais dans sa position habituelle, penché sur son bureau, la plume à la main. Je me rappelais la phrase : « Une histoire de plus, la dernière, et mon écrit est à sa fin. » Ainsi disait l'ancien moine Pimen dans le drame de Pouchkine « Boris Godounov », lorsqu'il relatait les mauvaises actions du tsar Boris.

Lev Davidovitch menait une vie semblable à celle d'un prisonnier ou d'un ermite, avec cette différence que dans sa solitude il ne donnait pas une simple description chronologique des événements mais menait une lutte passionnée et indomptable contre ses ennemis idéologiques.

Malgré la brièveté de ce jour-là, Lev Davidovitch avait jusqu'à cinq heures de l'après-midi dicté au dictaphone plusieurs fragments de son article sur la conscription aux U.S.A. et environ cinquante courtes pages de son travail de démasquage d'*El Popular*, c'est-à-dire des machinations de Staline. C'était pour lui un jour d'équilibre physique et spirituel.

JACSON APPARAÎT

A cinq heures nous primes le thé ensemble, comme à l'habitude. A cinq heures vingt, peut-être cinq heures et demi j'allais sur le balcon et vis Trotsky dans le patio auprès d'une cabane à lapin ouverte. Il était en train de nourrir les animaux. Au-dessus de lui se tenait une figure non familière. Ce n'est que lorsqu'il enleva son chapeau et s'avança vers le balcon que je le reconnus. C'était « Jacson ».

— Le voilà encore, pensais-je, comment se fait-il qu'il commence à venir si souvent ? me demandais-je.

— J'ai terriblement soif, pouvez-vous me donner un verre d'eau ? demanda-t-il, en me saluant.

— Peut-être voudriez-vous une tasse de thé ?

— Non, non. J'ai mangé trop tard, et je sens que mon repas est encore là, répondit-il en montrant sa gorge. « Cela m'étouffe ». Son visage était gris-vert. Son allure générale celle d'un homme très nerveux.

— Pourquoi portez-vous un chapeau, et un pardessus ? (Son pardessus pendait sur son bras gauche et il le serrait le long de son corps). Il y a un tel soleil aujourd'hui.

— Oui, mais cela ne va pas durer, il va pleuvoir.

Je faillis répondre qu'« aujourd'hui il ne pleuvrait pas » et remettre en question sa vantardise continue selon laquelle il ne portait jamais de chapeau ni de pardessus, même par les plus mauvais temps, mais je me décourageai en quelque sorte et laissai tomber la question. Au lieu de cela je demandais :

— Comment va Sylvia ?

Il parut ne pas me comprendre. Je l'avais troublé par mes questions précédentes au sujet de son manteau et de son chapeau. Et il était complètement désemparé dans ses propres pensées et extrêmement nerveux. Finalement, comme s'il se réveillait d'un profond sommeil, il me répondit : « Sylvia?... Sylvia?... » Et se reprenant, il ajouta indifféremment : « Elle va toujours bien ».

Il commença à retourner vers Lev Davidovitch et les cabanes à